

dessus des blés noirs comme dans les bois un beau chêne domine les taillis.

L'épi était fée. De ces grains dorés que sème le vent jaillirent plus tard d'innombrables épis et la pauvre Bretagne vit alors ses sillons arides se couvrir de blondes moissons.

* *

Encore le rouge-gorge que, dans le vieux Berri, on appelait autrefois, "L'oiseau de Pâques." Une légende est, sans doute, l'origine de ce nom charmant.

Une jeune châtelaine, plus belle que le jour, se mourait de langueur dans son manoir des bords du Cher et rien ne pouvait la guérir.

Ayant apprivoisé un petit oiseau qui se perchait, en gazouillant, sur sa main pâle ou sur son épaule frissonnante, la douce châtelaine prit, un jour, dans ses cheveux un petit ruban que lui donna son fiancé partant pour de longs voyages.

Ce ruban d'amour, elle l'attacha au cou de l'oiselet ; puis elle mourut, le jour de Pâques, quand le Christ ressuscitait, quand tout renaissait dans les champs et les bois. Un glas funèbre pour joyeux carillon et un *De profundis* pour *Alleluia* !

Le même jour, le pauvre oiseau, troublé peut-être par sa douleur, perd le ruban de pourpre que sa maîtresse lui confia. Et c'était pitié de le voir chercher la faveur égarée, appeler d'une voix plaintive la jeune châtelaine, son amie.

Justement, par un beau soleil de Pâques, le bon Dieu se promenait lui-même, en compagnie de l'ange Gabriel, sur les bords du Cher, qu'il aimait tout particulièrement.

On sait que Dieu voit tout ; bientôt il aperçoit le malheureux oiseau qui s'avance tristement au milieu des paquerettes et des boutons d'or, cherchant en vain le ruban perdu.

Touché de sa fidélité et de sa douleur, le seigneur appelle le gracieux volatile et pose sur son cou le bout de son doigt tout-puissant. O miracle, dont l'ange Gabriel lui-même est émerveillé, le cou de l'oiselet se trouve aussitôt paré d'une cravate éclatante qui remplace le ruban de la morte.

Et c'est ainsi, raconte-t-on dans les veilles berriennes, que le rouge-gorge s'appelle aussi "oiseau de Pâques."

La riante fête de Pâques fleuries a également ses usages et ses légendes : quand Jésus fait son entrée triomphale dans Jérusalem, on jette sous ses pas des branches de palmiers et des rameaux de buis. Et quand le Galiléen expire sur la croix son dernier soupir vient s'éteindre sur les buis du Calvaire. Au même instant, le feuillage de l'arbrisseau devient à la fois sombre et luisant comme s'il était mouillé de larmes et, depuis ce temps-là, le buis, ami des lieux incultes et solitaires, incline sur les tombes ses rameaux, toujours verts, triple symbole de douleur, d'espérance et d'immortalité.

Mais le buis est aussi un symbole de triomphe et d'allégresse. Quant vient Pâques fleuries, ce sont des avalanches de rameaux verts dans les sanctuaires et les maisons.

A la campagne, les chaumières, les granges et les bergeries ont une croix de buis clouée au-dessus des portes.

On verdoie les christs jaunés et les alcôves rustiques après avoir jeté pieusement dans l'âtre les rameaux flétris de l'an passé qui pétillent dans la flamme et se changent en rameaux d'or.

En Bretagne, dans le vieux Morbihan, l'aïeule garde, dans un coin de son armoire en chêne, ces reliques des buis qui préservent de la grêle et de la foudre ; et elle compte les années de sa vie par ces rameaux, la branche flétrie ressuscitant dans la tombe, redevient aussi vert que l'herbe des prés.

* *

Terminons cette causerie ethnographique par "le chêne de Pâques." Cette grande merveille botanique, après une existence de plus de deux mille ans, disparut enfin de son antique berceau en 1868. Cet incomparable ancêtre du monde végétal se trouvait en Alsace, à Atrave-es-Chêne, près de Cernay.

Voici la poétique et curieuse origine de son nom de fête : Le lundi de Pâques, les jeunes filles du

pays s'en allaient furtivement au pied de ce vénérable patriarche cueillir une branchette, qu'elle plaçaient à leur chevet, dans une fiole remplie d'eau ; si le rameau venait à s'épanouir, la jeune Alsacienne devait se marier dans le courant de l'année. Si, au contraire, les bourgeons se desséchaient, c'était noce remise au printemps prochain.

Souvent, une main mystérieuse remplaçait dans la fiole en deuil la branchette fanée par un rameau vert. Grâce à cette supercherie galante, l'espoir renaissait dans l'alcove attristée et l'époux rêvé ne tardait pas à venir. Sans doute, le bonhomme de chêne n'y était pour rien. On le faisait mentir effrontément. L'essentiel, c'était que la jeune fille trouvât l'époux souhaité et elle le trouvait : il n'y a que l'amour qui sauve.

Parfois, dans la fiole maudite se succédaient les branchettes fanées de plusieurs printemps, et la pauvre fille délaissée montrait, en passant, le poing au vieux chêne prophétique qui, ayant essayé bien d'autres tempêtes dans sa carrière de deux mille ans, dédaignait cette injure de femme et continuait tranquillement à rendre ses oracles d'amour.

Le chêne de Pâques passait pour le plus énorme et le plus ancien de tous les arbres de notre vieil Occident. Quarante-cinq mètres de tour ! L'une de ses branches énormes, arbre, elle-même, dépassait cinq mètres de circonférence. L'ombre que projetait ce géant des géants ressemblait à l'ombre d'une colline et l'aspect de sa coupole immense figurait la troublante image d'une forêt. Ce chêne féérique avait vu César, Charlemagne et Napoléon. Il avait vu s'envoler les aigles romaines et s'implanter dans les Gaules la croix du Nazaréen. Il avait vu naître et disparaître des empires, s'évanouir des races, s'écrouler le vieux monde, se succéder des découvertes merveilleuses et, après tant de guerres, d'invasions, d'esclavage, de barbarie, de carnage et de misère, il avait vu s'épanouir le progrès, s'étendre la civilisation et ses vieux rameaux gaulois s'éclairer des rayons nouveaux de la liberté.

Voilà vingt-cinq ans qu'il n'est plus. Il se mourait de vieillesse et il fut abattu pour être vendu aux enchères. Sa bille prodigieuse donna 129 stères de bois marchand et l'une de ses grosses branches quarante stères de bois façonné ; trop grand pour tomber, il s'écroula, branche par branche, sous la hache, comme une antique citadelle s'émiette, sous les boulets, pierre à pierre.

Ce n'est plus aujourd'hui qu'un souvenir gardé dans les musées par de fantastiques dessins, et, le lundi de Pâques, les filles du pays ne s'en iront plus, à la nuit tombante, cueillir furtivement sur ses rameaux disparus le doux bourgeon d'amour.

FULBERT-DUMONTELL

LE NOUVEAU ROI DU DAHOMEY

(Voir gravure)

A propos du nouveau roi du Dahomey, M. le Dr Alquier, désigné pour aller servir à Abomey, envoie les intéressantes notes qui suivent :

"... Je ne sais pas si on a déjà envoyé en France des photographies d'Agoliagbo, le nouveau souverain. J'aurais eu garde, pendant mon séjour à Abomey, de manquer une si belle occasion de croquer une Majesté noire. A plusieurs reprises, le frère de Behanzin a bien voulu poser devant mon objectif, et je vous envoie le portrait qui m'a paru le plus ressemblant. Le roi est dans sa tenue de réception préférée : pagne en soie et satin multicolore enserrant les reins et remontant sur l'épaule gauche, où il est maintenu par le bâton royal ; toque blanche décorée sur le devant de trois cocardes superposées et, sur son pourtour, d'autres motifs en clinquant, et toujours, devant le nez, c'est horrible... maselière en argent. Il n'y a pas d'autre mot pour désigner cet ornement grotesque composé, à la façon d'une paire de lunettes, de deux branches s'accrochant d'un côté derrière les oreilles et supportant de l'autre une plaque en argent, percée de petits trous, véritable crible destiné, dans l'idée du roi, à empêcher les corps étrangers et les grains de poussière de pénétrer dans ses

angustes narines ! On peut dire que la longue et inévitable pipe à fourneau d'argent fait aussi partie de sa tenue, car Agoliagbo ne la quitte que très rarement pour fumer de méchants londrès dans un de ses fame-cirages aussi peu élégants d'ailleurs que nombreux.

"Agoliagbo doit avoir trente-cinq ans environ. Il est grand et solidement musclé. Sa démarche est aisée, presque fière. Il a le teint moins noir que la plupart de ses sujets. Mais, comme eux tous, il a les cheveux crépus, la barbe rare, la moustache nulle. Avec son front découvert et sa large face, sa physionomie, quoique peu attirante, n'a cependant rien d'inquiétant : mais que son front se plisse, que ses deux petits yeux s'allument, l'air de famille reparait, et l'on est bien tenté de changer d'avis. Il est constamment entouré de ses femmes favorites ; l'une lui présente le crachoir, l'autre, particulièrement empressée, lui chasse les mouches ou lui essuie la poitrine, d'autres sont préposées au port du parasol, à l'entretien des piques, etc.

"Malgré tout le cérémonial dont il s'entoure, Agoliagbo, dans ce palais en ruines de Simbodji, plein des souvenirs du terrible Behanzin, avec sa lugubre Tour des Sacrifices, m'a semblé une Majesté de peu d'envergure et de relief."

PRISONNIERS CHINOIS

(Voir gravures)

Les derniers combats entre les armées du Japon et de la Chine ont donné l'avantage aux troupes japonaises.

La ville de Ping-Yan, quartier-général des troupes chinoises, a dû capituler, et cette victoire met le royaume coréen tout entier aux mains du Japon.

Les Chinois étaient cernés par trois colonnes de troupes manœuvrant avec une grande précision, et qu'ils ne pouvaient fuir d'aucun côté sans rencontrer la mort, ils ont été pris, dit une version du combat, comme dans une trappe ; aussi, des régiments entiers se sont-ils rendus "en bloc," voyant l'inutilité d'une résistance. D'ailleurs, les Japonais étaient trois fois plus nombreux que leurs adversaires.

Les pertes chinoises, en tant que soldats tués, dépassent 2,500 hommes ; les prisonniers sont au nombre d'environ 15,000.

Ils vont être expédiés au Japon par groupes d'un millier d'hommes.

Notre gravure représente la marche d'un convoi de prisonniers aussitôt après le combat. La plupart portent la cangue, énorme collier de bois qui gêne tous leurs mouvements, qui les empêche de fuir ; d'autres sont chargés de chaînes. Le paysage est lugubre : des têtes plantées sur des pieux, des cadavres décapités.

Sur mer, les Chinois n'ont pas été plus heureux que sur terre ; plusieurs de leurs vaisseaux ont été coulés.

UN CONSEIL PAR SEMAINE

Le beau sexe montre depuis longtemps une véritable passion pour le bracelet. N'en déplaise aux dames, l'hygiène voit d'un très mauvais œil cette surcharge d'anneaux précieux. Le bracelet peut devenir une cause de troubles circulatoires et amener une stase partielle du sang dans les mains. Si vous voulez absolument porter des bracelets, au moins qu'ils ne soient pas étroits ; surtout ne couchez jamais avec.

Pourquoi, chez la femme, cette rage de porter l'emblème de l'esclavage, quand elle demande à grands cris la liberté !

Il faut faire non ce qu'on a du plaisir à faire, mais ce qu'on sera content d'avoir fait.—A. VES-SIOT.

Les vérités qu'on aime le moins à entendre sont celles qu'on a le plus intérêt à savoir.—E. SYL-VESTRE.